



J'aimerais qu'il reste quelque chose

France

Réalisation : Ludovic Cantais

Production : Maje Productions, La Luna productions, 2018

Distribution : Vendredi Distribution

69 min

En filmant des personnes venues déposer des documents familiaux au Mémorial de la Shoah, Ludovic Cantais s'intéresse autant au contenu de leurs témoignages (déportés enfants, certains sont les derniers rescapés encore de ce monde) qu'à l'écoute des personnes qui les recueillent : Lior Smadja, qui dirige la Photothèque du Mémorial, ses collègues archivistes, et de nombreux bénévoles. Le film commence comme une série d'histoires, racontées en présence de l'archiviste, à la faveur de photos sorties pour être numérisées – un dispositif de parole qui touche par sa simplicité et sa frontalité. Les locuteurs avaient trois ou quatre ans quand par chance l'épicière du rez-de-chaussée de leur immeuble les a cachés avant une rafle, à peine plus lorsque leur père leur écrivait du camp de Pithiviers. Ce ne sont jamais des récits de vie extensifs, et pourtant quelques mots parviennent à faire entrevoir la difficulté de la vie « après », par exemple lorsque le cadet d'une famille de douze personnes cachées dans une ferme provençale se souvient de son frère aîné brouillé toute sa vie avec les oncles qui avaient dû faire un choix parmi les occupants et avaient préféré leur père à leur neveu. « Hitler

continue de faire le mal », résume le cadet qui, parmi les photos qu'il a choisi d'apporter, a cependant pris soin de glisser aussi celle où, jeune adulte en 1961, il pose avec son frère et sa mère sur le paquebot Liberté en route vers New York. C'est le principe de ce dépôt volontaire, sorte d'envers amateur d'un travail d'historien plus rigoureux : ici, une photo de 1961 fait sens même si elle déborde la période de la guerre ou la mémoire officielle du génocide.

Ludovic Cantais, qui a été documentaliste pour une précédente exposition du Mémorial, oriente ainsi son film non sur les documents eux-mêmes mais sur l'émotion accompagnant la parole venue les légèrer. Parole qui se révèle parfois inédite (à l'occasion d'une exposition sur les Engagés volontaires ¹, un frère raconte avoir été caché dans des sacs par un voisin pendant la rafle du Vel d'Hiv, son frère né en 1947 tombe des nues). Les mots du titre reviennent dans plusieurs bouches, notamment chez des personnes sans descendance. Ils renvoient bien sûr à la mission première du Mémorial, au soin apporté aux objets et papiers recueillis (le plan où un brassard à étoile de David, confectionné par le père d'une dame venue « en courant, de son travail, à la dernière minute », est dûment rangé dans un classeur et répertorié), à l'espoir qu'une relique intime devienne mémoire collective. Le plus souvent, la démarche provient d'une frustration quant au caractère fragmentaire des documents, trop ténus pour faire « Histoire » pour ceux qui les ont conservés. Ainsi de la fille d'un Juif lituanien arrivé à Paris en 1928, engagé volontaire, prisonnier, libéré en 1942 puis caché : quand elle a eu l'idée de l'enregistrer, il était déjà mourant ; elle n'a finalement que dix minutes de bande. Le segment, même incomplet ou historiquement peu « utilisable », est très émouvant.

Dans une séquence centrale du film – un trajet en train vers Clermont-Ferrand où une collecte est organisée –, Lior Smadja évoque devant ses collaboratrices la montée de l'émotion imprévisible chez des déposants venus au départ sans connaître le contenu d'une enveloppe ou d'une boîte qu'ils apportent. On surprend une larme chez la pourtant aguerrie Lior Smadja quand elle raconte la façon dont le brassard, rare, lui a finalement été confié ; larmes encore chez la femme qui prend des notes quand l'ancien enfant caché raconte qu'une porte de W.C. à motif de cœur a déclenché la reconnaissance du lieu où il avait été caché et le hasard qui l'a menée à sa nourrice clandestine. Parfois les bénévoles tutoient un témoin ; d'autres fois, le lieu de recueil de la parole (comme à Clermont-Ferrand, peut-être dans la synagogue) ne préserve pas l'intimité, et le brouhaha menace. Le film rend bien ce côté modeste et scientifiquement impur d'une collecte dénuée de toute solennité. Le bénévole âgé qui appelle la fille de déportés pour un hommage rendu au convoi 67 vers Auschwitz n'insiste-t-il pas un peu durement quand elle lui répond qu'elle est malade et ne sera pas au rendez-vous pour la cérémonie ? « J'avais le même âge que vous... », tente-t-il sans succès. Il raccroche et pleure, en concluant en aparté : « Moi, quand il s'agit de mon papa-maman, je ne m'écoute pas, j'ai pas mal, j'ai pas froid, et je suis toujours disponible ». Les subjectivités s'entrecroisent dans de drôles d'interférences émotionnelles qui prouvent une fois de plus que le « devoir de mémoire » suscite parfois un forçage infécond. Une coda du film déplace cependant l'enjeu de cette transmission en sautant une génération : l'émotion qui se lit dans les regards de collégiens quand ils regardent les documents et objets exposés, suggère que le « quelque chose » des déposants a dépassé le statut de relique et pris une dimension collective.

Charlotte Garson

¹ « Les Engagés volontaires juifs étrangers dans les armées françaises durant les deux guerres mondiales », 5 novembre 2014-8 mars 2015.

Extrait de *Images documentaires* n°96/97 (2019)

Ne peut être reproduit sans l'accord de la revue